

CAMILLA LÄCKBERG

Le gardien de phare

roman traduit du suédois
par Lena Grumbach



actes noirs
ACTES SUD

Extrait de la publication

“ACTES NOIRS”

série dirigée par Manuel Tricoteaux

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Par une nuit d'été, une femme se jette dans sa voiture. Les mains qu'elle pose sur le volant sont couvertes de sang. Avec son petit garçon sur le siège arrière, Annie s'enfuit vers le seul endroit où elle se sent en sécurité : la maison de vacances familiale, l'ancienne résidence du gardien de phare, sur l'île de Gråskär, dans l'archipel de Fjällbacka.

Quelques jours plus tard, un homme est assassiné dans son appartement à Fjällbacka. Mats Sverin venait de regagner sa ville natale, après avoir travaillé plusieurs années à Göteborg dans une association d'aide aux femmes maltraitées. Il était apprécié de tous, et pourtant, quand la police de Tanumshede commence à fouiller dans son passé, elle se heurte à un mur de secrets. Bientôt, il s'avère qu'avant de mourir Mats est allé rendre une visite nocturne à Annie, son amour de jeunesse, sur l'île de Gråskär – appelée par les gens du cru “l'île aux Esprits”, car les morts, dit-on, ne la quittent jamais et parlent aux vivants...

Erica, quant à elle, est plus que jamais sur tous les fronts. Tout en s'occupant de ses bébés jumeaux, elle enquête sur la mort de Mats, qu'elle connaissait depuis le lycée, comme Annie. Elle s'efforce aussi de soutenir sa sœur Anna, victime, à la fin de *La Sirène*, d'un terrible accident de voiture aux conséquences dramatiques... Avec *Le Gardien de phare*, Camilla Läckberg poursuit la série policière la plus attachante du moment.

CAMILLA LÄCKBERG

Née en 1974, Camilla Läckberg est l'auteur de romans policiers mettant en scène le personnage d'Erica Falck, vendus à plus de deux millions d'exemplaires en France. Ont déjà paru : La Princesse des glaces (2008), Le Prédicateur (2009), Le Tailleur de pierre (2009), L'Oiseau de mauvais augure (2010), L'Enfant allemand (2011) et La Sirène (2012), tous publiés dans la collection "Actes noirs".

DU MÊME AUTEUR

LA PRINCESSE DES GLACES, Actes Sud, 2008 ; Babel noir n° 61.

LE PRÉDICATEUR, Actes Sud, 2009 ; Babel noir n° 85.

LE TAILLEUR DE PIERRE, Actes Sud, 2009.

L'OISEAU DE MAUVAIS AUGURE, Actes Sud, 2010.

L'ENFANT ALLEMAND, Actes Sud, 2011.

CYANURE, Actes Sud, 2011 ; Babel n° 71.

SUPER-CHARLIE, Actes Sud Junior, 2012.

À TABLE AVEC CAMILLA LÄCKBERG, Actes Sud, 2012.

LA SIRÈNE, Actes Sud, 2012.

Photographie de couverture : © Matt Hoyle

Titre original :

Fyrvaktaren

Éditeur original :

Bokförlaget Forum, Stockholm

© Camilla Läckberg, 2009

publié avec l'accord de Nordin Agency, Suède

© ACTES SUD, 2013

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-02376-8

CAMILLA LÄCKBERG

Le gardien de phare

roman traduit du suédois
par Lena Grumbach

ACTES SUD

à Charlie

C'est seulement lorsqu'elle posa ses mains sur le volant qu'elle vit qu'elles étaient pleines de sang. Ses paumes collaient au cuir. Elle enclencha quand même la marche arrière et sortit un peu trop brutalement de l'allée du garage. Le gravier crissa sous les pneus.

Le trajet en voiture allait être long. Elle jeta un coup d'œil vers le siège arrière. Sam dormait, enveloppé dans une couverture. Elle aurait dû lui mettre la ceinture de sécurité, mais elle n'avait pas le cœur de le réveiller. Elle conduirait prudemment. Par réflexe, elle leva le pied de l'accélérateur.

La nuit d'été commençait déjà à s'éclaircir. Les heures sombres étaient passées avant même d'avoir eu le temps de s'installer. Pourtant cette nuit paraissait interminable. La donne avait complètement changé. Les yeux bruns de Fredrik fixaient le plafond, immobiles, et elle avait compris qu'elle ne pouvait rien faire. Elle était obligée de se mettre en sécurité avec Sam. Ne pas penser au sang, ne pas penser à Fredrik.

Il n'y avait qu'un endroit où elle pouvait se réfugier.

Six heures plus tard, ils arrivèrent. Fjällbacka se réveillait tout juste. Elle gara la voiture devant le Sauvetage en mer et se demanda un instant comment elle ferait pour tout emporter. Sam dormait toujours profondément. Elle trouva un paquet de mouchoirs en papier dans la boîte à gants et s'essuya les mains du mieux qu'elle put. Le sang était tenace, il était difficile à nettoyer. Puis elle sortit les valises du coffre arrière et les tira rapidement vers Badholmen où le bateau était amarré. De peur que Sam ne se réveille pendant son absence, elle avait fermé

la voiture à clé pour qu'il ne puisse pas en sortir et tomber à l'eau. Elle descendit péniblement les valises jusqu'au bateau et ouvrit le cadenas de la chaîne censée protéger des vols. Puis elle retourna à la voiture en courant presque et constata avec soulagement que Sam dormait encore paisiblement. Elle le souleva et le porta, enveloppé dans sa couverture. Le regard fixé sur ses pieds, elle parvint à monter à bord sans glisser. Doucement, elle posa Sam directement sur le plancher et tourna la clé de contact. Le moteur toussa, puis démarra à la première tentative. Cela faisait longtemps qu'elle n'avait pas piloté ce bateau, mais elle était confiante, elle y arriverait. Quittant l'emplacement en marche arrière, elle sortit du port.

Le soleil s'était levé mais ne chauffait pas encore. Elle sentait ses muscles se relâcher petit à petit, la tension cédait et l'horreur de la nuit perdait un peu de son emprise. Elle regarda Sam. Pourvu qu'il n'en garde pas de séquelles. À cinq ans, on est fragile. Comment savoir si rien ne s'était brisé en lui ? Elle ferait tout ce qui était en son pouvoir pour le guérir. Des bisous pour éloigner le mal, comme quand il tombait à vélo et s'écorchait les genoux.

Elle connaissait bien le trajet. Chaque île, chaque rocher. Elle mit le cap sur Väderöbod et s'éloigna de plus en plus de la côte. Les vagues étaient plus grosses ici, et l'étrave cognait contre l'eau en retombant après chaque crête. Elle savoura la sensation des embruns lui éclaboussant le visage et s'autorisa à fermer les yeux quelques secondes. En les rouvrant, elle aperçut Gråskär au loin. Son cœur frétille comme toujours quand l'île apparaissait et qu'elle voyait la petite maison et le phare, blanc et fier, dressé vers le ciel bleu. Elle était encore trop loin pour voir la couleur de la maison, mais elle se rappelait sa nuance gris clair et les menuiseries blanches. Et les roses trémières qui poussaient devant le mur le plus abrité. C'était son refuge, son paradis. Son île. Gråskär.

L'église de Fjällbacka était remplie jusqu'au dernier banc et le chœur débordait de fleurs. Des couronnes, des bouquets et des rubans de soie exprimant un dernier adieu.

Patrik eut du mal à poser ses yeux sur le cercueil blanc au milieu de l'océan de fleurs. Le silence dans la grande église en pierre était lugubre. Aux enterrements des personnes âgées, on percevait toujours un certain bruit de fond. On échangeait des phrases comme "vu combien elle souffrait, il faut le voir comme une bénédiction", en attendant impatiemment le café offert après la cérémonie. Ce jour-là, aucun bavardage de ce genre ne venait perturber la cérémonie. Tous étaient assis en silence, remplis de chagrin et d'un sentiment d'injustice. Personne ne devrait avoir à vivre ça.

Patrik s'éclaircit la gorge et regarda le plafond pour essayer de chasser les larmes. Il serra la main d'Erica. Son costume lui donnait des démangeaisons, il tira sur le col de la chemise pour mieux respirer. Il avait l'impression d'étouffer.

Les cloches se mirent à retentir en haut du clocher, elles résonnaient entre les murs. Beaucoup sursautèrent et tournèrent les yeux vers le cercueil. Harald Spjuth sortit de la sacristie et se dirigea vers l'autel. C'était lui qui les avait unis dans cette église, dans ce qui semblait être une autre vie, une autre réalité. L'ambiance alors était détendue, gaie et lumineuse. À présent, le pasteur avait le visage grave. Patrik essaya d'interpréter son expression. Pensait-il lui aussi que ce n'était pas juste ? Ou bien se consolait-il avec la certitude qu'il y avait un sens derrière tout ce qui arrivait ?

Les larmes lui montèrent de nouveau aux yeux et il les essuya du dos de la main. Discrètement, Erica lui glissa un mouchoir. Quand la dernière note de l'orgue s'éteignit, il y eut quelques secondes de silence, puis Harald prit la parole. Sa voix, tremblante, se fit plus posée à mesure qu'il parlait.

— La vie peut changer en un instant. Mais Dieu est avec nous, même aujourd'hui.

Patrik voyait sa bouche remuer, mais il cessa bientôt d'écouter. Il ne voulait pas entendre. Le peu de foi de son enfance qu'il avait encore conservée venait de disparaître. Ce qui était arrivé n'avait aucun sens. De nouveau, il serra la main d'Erica.

— Je suis fier de pouvoir vous annoncer que nous sommes dans les temps. Dans un peu plus de quinze jours, nous allons procéder à l'inauguration officielle de Badis à Fjällbacka.

Erling W. Larson s'étira et balaya du regard les membres du conseil municipal, comme s'il attendait une ovation. Il dut se contenter de quelques hochements de tête approbateurs.

— Cette restauration est un triomphe pour la région, précisa-t-il. Une rénovation complète de ce qu'il faut sans doute considérer comme un patrimoine architectural. Et nous sommes désormais en mesure de proposer un centre de remise en forme moderne et concurrentiel. Un spa, comme on dit, ajouta-t-il en esquissant des guillemets dans l'air. Il ne nous reste que de menus détails à figner, puis nous ferons venir quelques groupes pour tester l'établissement. Et tout sera bien entendu bouclé avant la grande fête d'ouverture.

— C'est formidable. Simplement, j'ai quelques questions.

Mats Sverin, qui occupait le poste de directeur financier de la commune depuis deux mois, agita son stylo pour attirer l'attention d'Erling.

Mais Erling fit la sourde oreille. Il détestait tout ce qui était gestion et compte rendu. En un clin d'œil, il déclara la réunion close et se retira dans son spacieux bureau.

Après l'échec de l'émission de télé-réalité *Fucking Tanum*¹, personne n'avait cru qu'il se relèverait, et pourtant il était revenu avec un projet encore plus démesuré. Lui n'avait jamais douté, même quand le vent des critiques soufflait la tempête. Il était né pour gagner.

Bien sûr, cela lui avait coûté, c'est pourquoi il était parti à la campagne se ressourcer dans le complexe de bien-être La Lumière. Et il remerciait sa bonne étoile de l'y avoir mené, car sinon, son chemin n'aurait jamais croisé celui de Vivianne. Leur rencontre avait représenté un moment décisif de sa vie, professionnelle comme privée. Elle l'avait envoûté comme aucune autre femme, et c'était son projet qu'il était en train de réaliser à Fjällbacka.

1 Voir *L'Oiseau de mauvais augure* de Camilla Läckberg. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

Il ne put résister à la tentation de soulever le combiné et de l'appeler. C'était la quatrième fois aujourd'hui, mais le son de sa voix lui envoyait des décharges électriques dans tout le corps. Il retint sa respiration en écoutant les sonneries.

— Salut mon amour. Je voulais juste savoir comment tu vas...

— Erling, dit-elle sur ce ton particulier qui lui donnait l'impression d'être un adolescent en mal d'amour. Je vais exactement aussi bien que quand tu m'as appelée il y a une heure.

— Tant mieux, dit-il avec un petit rire benêt. Je voulais seulement m'assurer que tout va bien.

— Tu prends soin de moi, et c'est pour ça que je t'aime. Mais nous avons encore beaucoup à faire pour l'inauguration... Tu ne veux quand même pas que je travaille le soir, je suppose?

— Non, certainement pas, ma chérie.

Il décida de ne plus la déranger avec ses appels. Leurs soirées étaient sacrées.

— Continue de travailler, je vais en faire autant de mon côté.

Il envoya quelques baisers dans le combiné avant de raccrocher. Puis il se renversa dans son fauteuil de bureau, croisa ses mains derrière la tête et se laissa bercer par les réjouissances qui l'attendaient, le soir même.

La maison sentait le renfermé. Annie ouvrit toutes les portes et fenêtres et laissa le vent frais s'engouffrer dans les pièces. Un vase se renversa dans le courant d'air, mais elle le sauva *in extremis*.

Elle avait installé Sam dans la petite pièce derrière la cuisine. De tout temps, on l'avait appelée la chambre d'amis, bien que ce fût sa chambre à elle. L'étage était alors réservé à ses parents. Après s'être assurée qu'il dormait, elle mit un châle sur ses épaules, prit la grande clé rouillée qui était toujours accrochée à un clou à côté de la porte d'entrée, puis sortit sur les rochers. Le vent soufflait fort, il traversait les vêtements. Tournant le dos à la maison, elle regarda l'horizon. Le seul autre bâtiment sur l'île était le phare. Le petit hangar à bateaux à côté de l'embarcadère était si petit qu'il ne comptait pas vraiment.

Elle marcha jusqu'au phare. La clé tourna avec une facilité surprenante, Gunnar avait dû graisser la serrure. La porte s'ouvrit en grinçant. À l'intérieur, on tombait tout de suite sur l'escalier raide et étroit. La main sur la rampe, elle gravit les marches.

La vue était à couper le souffle, comme toujours. D'un côté, on ne voyait que la mer et l'horizon, de l'autre, l'archipel s'étalait avec ses îles, ses écueils et ses rochers. Le phare n'était plus utilisé depuis longtemps. Il se dressait sur l'île comme un monument dédié à un temps révolu. La lanterne s'était éteinte, la tôle et les boulons rouillaient lentement sous l'action du vent et de l'eau salée. Enfant, elle adorait jouer ici. Tout était si petit, comme une maison de poupée perchée sur les hauteurs. Il n'y avait de la place que pour un lit, dans lequel les gardiens de phare pouvaient se reposer pendant leurs longues gardes, et une chaise où ils restaient assis à surveiller les parages.

Elle s'allongea sur le lit. Une odeur de moisi monta du couvre-lit, mais les bruits autour d'elle étaient les mêmes que quand elle était petite. Les cris des mouettes, les vagues qui frappaient les rochers, le bruit grinçant et haletant émis par le phare lui-même. Tout était si simple à l'époque. Ses parents s'étaient inquiétés pour elle, ils pensaient qu'étant la seule enfant sur l'île, elle s'ennuierait. Ils avaient eu tort. Elle avait adoré vivre ici. Et elle n'avait pas été seule. Mais cela, elle n'avait pas pu le leur expliquer.

Mats Sverin soupira et déplaça au petit bonheur les papiers sur le bureau. C'était un de ces jours où il ne pouvait s'empêcher de penser à elle. Où il ne pouvait cesser de s'interroger. Dans ces moments-là, il délaissait son travail, mais cela lui arrivait de moins en moins souvent. Il commençait à lâcher prise, en tout cas il aimait s'en convaincre. En vérité, il ne renoncerait sans doute jamais complètement. Au fond de lui, il se réjouissait de voir toujours aussi nettement son visage, tout en souhaitant que l'image se trouble, devienne floue. Il essaya de nouveau de se concentrer sur son travail. Les bons jours, il lui arrivait même de le trouver plaisant. C'était un défi, de s'initier

à l'économie d'une municipalité, tout en maintenant un équilibre perpétuel entre considérations politiques et logique commerciale. Pendant ces deux mois où il avait travaillé ici, une grande partie de son temps avait été consacrée au projet Badis. La restauration du vieux bâtiment qui avait abrité le célèbre hôtel-restaurant l'enchantait. Tout comme la majorité des natifs de Fjällbacka, il avait toujours déploré qu'on ait laissé tomber en ruine un si bel édifice. Heureusement, il retrouvait à présent sa splendeur d'antan.

Pourvu qu'Erling ait raison en prédisant avec tant d'emphase un énorme succès à l'établissement. Mats avait quant à lui quelques doutes. La réhabilitation du bâtiment avait déjà entraîné des coûts considérables, et les prévisions budgétaires étaient beaucoup trop optimistes. À plusieurs occasions, il avait tenté de faire valoir son opinion, mais sans se faire entendre. De plus, bien qu'il ait plusieurs fois vérifié à la loupe l'assise financière sans rien repérer d'autre que des dépenses faramineuses, il avait le mauvais pressentiment que quelque chose clochait.

Il regarda sa montre et s'aperçut qu'il était l'heure de déjeuner. Depuis un certain temps, il n'avait plus vraiment d'appétit. Il savait juste qu'il fallait manger. Aujourd'hui on était jeudi, jour où *Källaren* servait la traditionnelle soupe aux pois avec des crêpes en dessert. Il devrait quand même essayer d'en avaler un peu.

Seuls les plus proches devaient assister à l'inhumation. Les autres disparurent en silence, en direction du centre-ville. Erica prit la main de Patrik et la serra fort. Ils marchaient juste derrière le cercueil, et à chaque pas elle recevait un coup en plein cœur. Elle avait essayé de convaincre Anna de ne pas s'exposer à cette épreuve, mais sa sœur avait insisté pour qu'il y ait un vrai enterrement. Ce souhait l'avait temporairement tirée de son apathie, si bien qu'Erica avait abandonné ses tentatives de lui faire changer d'avis et s'était plutôt employée à se rendre utile dans les préparatifs pour qu'Anna et Dan puissent enterrer leur fils.

Sur un point cependant, elle n'avait pas cédé à sa sœur. Anna avait voulu que tous les enfants soient là, mais Erica avait décidé

que les petits resteraient à la maison. Seules Belinda et Malou, les deux plus grandes filles de Dan, étaient présentes. La mère de Patrik s'occupait de Lisen, Adrian, Emma et Maja à la maison. Et des jumeaux, bien entendu. Erica avait eu peur que ce ne soit trop pour Kristina, mais sa belle-mère lui avait tranquillement assuré qu'elle saurait maintenir les marmots en vie pendant les deux heures que durerait l'enterrement.

C'était un véritable crève-cœur de voir la tête chauve d'Anna devant elle. Les médecins lui avaient rasé le crâne pour pouvoir percer l'os et réduire la pression qui risquait de provoquer des lésions irréversibles. Un fin duvet avait commencé à repousser, plus foncé que ses cheveux d'origine.

Contrairement à Anna, et à la conductrice de l'autre voiture qui était morte sur le coup, Erica s'en était miraculeusement bien sortie : une bonne commotion cérébrale et quelques côtes cassées. Les jumeaux étaient certes très petits quand ils virent le jour après la césarienne d'urgence, mais vigoureux et en bonne santé, et ils avaient assez rapidement pu quitter l'hôpital et rentrer à la maison.

Erica faillit céder aux larmes en déplaçant son regard de la tête duveteuse de sa sœur au petit cercueil blanc. Outre de graves blessures à la tête, Anna avait eu le bassin fracturé. On avait procédé d'urgence à une césarienne, comme pour Erica, mais les blessures du bébé étaient tellement graves que les médecins n'avaient pas donné beaucoup d'espoir aux parents. Et, âgé d'une semaine seulement, le petit garçon avait cessé de respirer.

Ils avaient dû repousser l'enterrement jusqu'à ce qu'Anna aille mieux. La veille, elle avait pu quitter l'hôpital, et aujourd'hui on enterrait son fils, qui aurait dû avoir une vie remplie d'amour. Erica vit Dan poser la main sur l'épaule d'Anna quand il arrêta le fauteuil roulant devant la tombe, mais elle la rejeta d'un mouvement brusque. C'était comme ça depuis l'accident. Comme si sa douleur était tellement grande qu'elle ne pouvait la partager avec personne. Dan en revanche avait besoin de partager la sienne, mais pas avec n'importe qui. Patrik et Erica avaient tenté de lui parler, et tous ses proches avaient fait de leur mieux pour le soutenir. Mais il ne voulait partager son deuil avec personne d'autre qu'Anna. Et elle en était incapable.

Pour Erica, la réaction de sa sœur était compréhensible. Elle connaissait Anna par cœur et savait ce qu'elle avait traversé. La vie avait déjà été rude avec elle, et cette dernière épreuve menaçait de la briser pour de bon. Mais même si Erica comprenait, elle aurait voulu que tout soit différent. Anna avait besoin de Dan plus que jamais, Dan avait besoin d'Anna, et cependant ils étaient comme deux étrangers l'un à côté de l'autre, tandis que le petit cercueil descendait lentement dans la tombe.

Erica tendit le bras et posa sa main sur l'épaule d'Anna. Elle ne fut pas repoussée.

Pleine d'une énergie fébrile, Annie s'attaqua au ménage et à la lessive. Malgré l'air frais qui avait envahi la maison, l'odeur de renfermé persistait dans les rideaux et la literie. Elle balança le tout dans un grand panier à linge qu'elle descendit à l'embarcadère. Munie de savon noir et de la vieille planche à laver qui était dans la maison depuis toujours, elle retroussa ses manches et commença le lourd travail de lessive à la main. De temps en temps, elle jetait un œil sur la maison pour vérifier que Sam ne s'était pas réveillé et n'était pas dehors. Mais il dormait encore, bizarrement. Était-ce une sorte de réaction au choc ? Il valait sans doute mieux qu'il se repose le plus possible. Encore une heure, se dit-elle, ensuite elle le réveillerait pour le nourrir.

Tout à coup, Annie réalisa qu'il n'y avait probablement pas grand-chose à manger. Elle étendit tout le linge sur le séchoir derrière la maison, puis elle rentra faire l'inventaire des placards. Une boîte de soupe de tomate Campbell's, une autre de saucisses à hot-dog, voilà tout ce qu'elle dénicha. Elle n'osa pas vérifier les dates de péremption. Ce genre de denrées était censé se conserver éternellement, ça ferait l'affaire pour aujourd'hui.

Une excursion en ville ne la tentait pas du tout. Ici, elle était en sécurité. Elle n'avait envie de voir personne, elle voulait qu'on la laisse tranquille. Annie réfléchit un instant, debout dans la cuisine, la boîte de soupe à la main. Il n'y avait qu'une solution. Il faudrait qu'elle appelle Gunnar. Il avait veillé sur la maison après la mort de ses parents, et elle pourrait sans

problème lui demander de l'aide. Le téléphone fixe ne fonctionnait plus, mais il y avait du réseau. Elle pianota le numéro.

— Sverin.

Ce nom éveilla tant de souvenirs qu'Annie tressaillit. Il lui fallut quelques secondes avant de pouvoir parler.

— Allô? Il y a quelqu'un?

— Oui, bonjour, c'est Annie.

— Annie! s'exclama Signe Sverin.

Annie sourit. Elle avait toujours adoré Signe et Gunnar, et cette affection était réciproque.

— Ma petite puce! Tu appelles de Stockholm?

— Non, je suis sur l'île.

À sa surprise, elle sentit sa gorge se nouer. C'était probablement la fatigue qui la rendait si sentimentale, elle n'avait dormi que quelques heures. Elle s'éclaircit la gorge.

— Je suis arrivée hier.

— Mais bon sang, tu aurais dû nous prévenir, on serait allés faire le ménage. Ça doit être dans un drôle d'état, et...

Annie interrompit le flot de paroles. Elle avait oublié l'incroyable débit de Signe et combien elle pouvait être bavarde.

— Ne t'en fais pas pour le ménage. Vous avez maintenu la maison en bon état. J'ai juste fait un peu de rangement et de lessive.

— Tu aurais quand même pu nous demander un coup de main, franchement, souffla Signe. D'autant qu'on n'a rien de spécial à faire, Gunnar et moi. Même pas de petits-enfants à garder. Tu sais, Matte vit ici maintenant. Il a quitté Göteborg, il a trouvé du travail à la commune de Tanum.

— Vous devez être contents! Qu'est-ce qui l'a décidé à revenir? demanda Annie, tout en revoyant Matte, blond, bronzé et constamment de bonne humeur.

— Je ne sais pas trop. Ça s'est fait très vite. Il a eu un accident, et après j'ai eu l'impression que... Enfin non, je n'ai rien dit. Ne fais pas attention au caquetage d'une vieille bique. Bon, qu'est-ce que je peux faire pour toi, Annie? On peut t'aider d'une façon ou d'une autre? Et le petiot, il est avec toi? Ça me ferait bien plaisir de le voir.

— Oui, Sam est avec moi, mais il est un peu malade.

Annie se tut. Bien sûr que Signe verrait son fils, ce serait une grande joie pour elle aussi. Mais pas avant qu'ils soient confortablement installés sur l'île, pas avant qu'elle ait pris la mesure des dégâts qu'il avait subis.

— Justement, c'est pour ça que je me suis dit que vous pourriez peut-être m'aider, reprit-elle. On n'a pas trop de réserves de nourriture, et je ne veux pas forcer Sam à se lever pour aller faire des courses...

Signe l'interrompit tout de suite.

— Mais évidemment, avec grand plaisir. Gunnar sort avec le bateau cet après-midi, et j'ai le temps de te faire des courses avant. Dis-moi seulement ce qu'il te faut.

— Est-ce que vous pouvez avancer l'argent ? Je rembourserai Gunnar quand il viendra, j'ai du liquide.

— Bien sûr, mon cœur. Bon, qu'est-ce que je note sur la liste ?

Annie vit mentalement Signe chausser ses lunettes sur le bout de son nez et attraper papier et stylo. Pleine de reconnaissance, elle énuméra tout ce dont ils pourraient avoir besoin. Y compris des bonbons pour Sam, sinon il ronchonnerait samedi, jour des sucreries. Il savait toujours très bien quel jour on était, et dès le dimanche il commençait le compte à rebours jusqu'au samedi suivant et son sachet de bonbons.

Une fois la conversation terminée, Annie se demanda si elle ne devait pas aller réveiller Sam. Mais quelque chose lui dit de le laisser tranquille encore un peu.

Le travail avait été laissé en suspens au commissariat. Bertil Mellberg avait demandé à Patrik, avec une délicatesse inhabituelle, s'il souhaitait qu'ils viennent à l'enterrement. Mais Patrik avait secoué la tête. Cela ne faisait que deux jours qu'il avait repris le boulot, et tout le monde marchait sur des œufs avec lui. Même Mellberg.

Le jour de l'accident, Paula et Mellberg avaient été les premiers à arriver sur les lieux. À la vue des deux véhicules, réduits à un tas de tôle, ils s'étaient dit qu'il ne pouvait pas y avoir de survivants. Par une des vitres, ils avaient tout de suite reconnu

Erica. À peine une demi-heure plus tôt, l'ambulance était venue chercher Patrik au commissariat après son malaise cardiaque, et voilà que sa femme était morte ou très grièvement blessée. Les ambulanciers n'avaient pas pu se prononcer sur la gravité de ses blessures, et le travail des pompiers pour découper la tôle avait été infiniment long.

Martin et Gösta étaient alors en intervention et n'avaient reçu l'information de l'accident de voiture et de l'effondrement de Patrik que plusieurs heures plus tard. Ils s'étaient rendus à l'hôpital d'Uddevalla où ils avaient passé la soirée à arpenter les couloirs. Patrik était en soins intensifs ; Erica et sa sœur Anna, qui se trouvait sur le siège passager, étaient en salle d'opération toutes les deux.

Maintenant Patrik était de retour. Heureusement, il n'avait pas fait d'infarctus, comme on l'avait craint tout d'abord, mais une angine de poitrine. Après trois bons mois d'arrêt maladie, les médecins l'avaient autorisé à reprendre le travail, avec l'ordre strict d'éviter tout stress. Facile à dire, pensa Gösta. Avec des jumeaux encore tout bébés à la maison, et ce qui était arrivé à la sœur d'Erica... Le diable lui-même serait stressé pour moins que ça.

— Vous ne pensez pas qu'on aurait dû y aller quand même ? dit Martin en tournant la cuillère dans son café. Patrik a dit non, c'est vrai, mais il attendait peut-être qu'on insiste.

— Non, je crois que Patrik était sincère, répondit Gösta tout en grattant Ernst, le chien du commissariat, derrière l'oreille. Il y a certainement assez de monde comme ça. Nous sommes plus utiles ici.

— Comment tu peux dire ça ? On n'a pas vu un chat de la journée !

— C'est le calme avant la tempête. Au mois de juillet, tu regretteras les jours sans ivrognes, sans cambriolages et sans bagarres.

— Pas faux, dit Martin.

Il avait beau avoir toujours été le petit jeune du commissariat, il ne se sentait plus si bleu que ça. Il avait plusieurs années d'expérience à son actif et avait participé à quelques enquêtes plutôt rudes. Et puis, il était papa maintenant, et il avait eu

l'impression de grandir de plusieurs centimètres à l'instant où Pia accouchait de leur fille.

— Tu as vu l'invitation qu'on a reçue ? demanda Gösta.

Il prit un biscuit fourré au chocolat et commença son manège habituel : soigneusement séparer les deux moitiés pour atteindre la garniture.

— Quelle invitation ?

— Nous avons l'honneur de servir de cobayes au nouvel établissement qu'ils sont en train de construire à Fjällbacka.

— À Badis ? demanda Martin, subitement tous sens en éveil.

— Exactement, le nouveau projet d'Erling. Espérons que ça se passera mieux que ces âneries de *Fucking Tanum*.

— Moi, ça me tente. Beaucoup de mecs rigolent à l'idée d'un soin du visage, mais j'ai essayé une fois à Göteborg et c'était génial. J'ai eu la peau comme les fesses d'un bébé pendant des semaines.

Gösta regarda son jeune collègue avec dégoût. Soins du visage ? Plutôt mourir que de laisser quelqu'un lui tartiner un tas de saloperies sur la peau.

— On verra bien ce qu'ils auront à proposer. De la bonne bouffe en tout cas, ça ne serait pas de refus. Avec un buffet de desserts.

— J'en doute, rit Martin. Dans ce genre d'endroit, il est plutôt question de remise en forme, pas de s'en mettre plein la panse.

Gösta lui lança un regard offusqué. Il pesait au gramme près le même poids que quand il avait passé son bac. Il renifla avec condescendance et reprit un biscuit.

À leur retour, ils trouvèrent la maison en plein chaos. Maja et Lisen sautaient sur le canapé, Emma et Adrian se battaient pour un DVD et les jumeaux criaient à pleins poumons. La mère de Patrik semblait prête à se jeter du haut d'un précipice.

— Merci mon Dieu, vous voilà, laissa-t-elle échapper en donnant à Patrik et à Erica un bébé hurlant chacun. Je ne comprends pas ce qui leur a pris. Ils sont complètement déchaînés. J'ai essayé de nourrir ces deux-là, mais quand je m'occupe de

l'un, l'autre hurle, ça dérange le premier qui n'arrive plus à boire son biberon, et alors il se met à hurler de nouveau et...

Elle se tut pour reprendre son souffle.

— Assieds-toi, maman, dit Patrik.

Il alla dans la cuisine préparer un biberon pour Anton, qu'il tenait dans ses bras. Le bébé était écarlate et criait aussi fort que son petit corps le lui permettait.

— Tu m'en fais un pour Noel aussi? lui demanda Erica tout en essayant de calmer son fils.

Anton et Noel étaient encore si petits... Pas du tout comme Maja, qui avait été grande et robuste dès la naissance. Et pourtant ils avaient déjà pris beaucoup de poids. Comme des petits oisillons, ils s'étaient retrouvés chacun dans une couveuse, avec des tuyaux fixés à leurs bras minuscules. C'étaient des combattifs, avait-on dit à l'hôpital. Ils avaient vite récupéré et avaient bon appétit la plupart du temps. Mais l'inquiétude était encore là, par moments.

— Merci, dit Erica en prenant le biberon que Patrik lui tendait.

Elle s'assit dans un fauteuil avec Noel dans les bras. Il se mit tout de suite à boire. Patrik en fit de même avec Anton, qui se tut aussi vite que son frère. Tant mieux si l'allaitement n'avait pas fonctionné, se dit Erica. Du coup ils pouvaient partager la responsabilité des bébés, ce qui n'avait pas été le cas avec Maja. À l'époque, Erica avait eu l'impression que sa fille était collée à ses seins jour et nuit.

— Ça s'est passé comment? demanda Kristina.

Elle fit descendre Maja et Lisen du canapé et leur dit de monter jouer dans la chambre de Maja. Emma et Adrian avaient déjà disparu à l'étage, si bien que les filles ne se firent pas prier.

— Eh bien, quoi dire... Je m'inquiète pour Anna, dit Erica.

— Moi aussi. C'est comme si elle refusait l'accès à Dan. Elle le tient à distance, renchérit Patrik tout en se tortillant pour trouver une position plus confortable.

— Je sais bien. J'ai essayé de lui parler. Mais après tout ce qu'elle a enduré...

Erica secoua la tête. C'était une telle injustice. Pendant de nombreuses années, Anna avait vécu un véritable enfer, mais

dernièrement, elle paraissait enfin avoir trouvé la paix. Et elle s'était tant réjouie de l'enfant qu'elle attendait avec Dan. Non, ce qui était arrivé était d'une cruauté inconcevable.

— Malgré tout, Emma et Adrian semblent bien s'en sortir, constata Kristina avec un regard en direction de l'étage où retentissaient les rires joyeux des enfants.

— Oui, peut-être. Ils sont probablement surtout heureux que leur maman soit de retour. Mais je ne suis pas sûre que leur réaction aux événements se soit encore manifestée.

— Tu as sans doute raison, répliqua Kristina, puis elle regarda son fils : Et toi alors ? Est-ce vraiment raisonnable de reprendre le boulot déjà ? Personne au commissariat ne te remercie de trimer comme tu le fais. C'est une sonnette d'alarme, ce qui est arrivé.

— En ce moment, je pense que c'est plus calme au poste qu'ici, dit Erica avec un hochement de tête en direction des jumeaux. Mais rassure-toi, je lui ai dit la même chose.

— Ça me fait plutôt du bien de recommencer à travailler, mais si tu me le demandais, je prolongerais l'arrêt maladie, tu le sais, Erica.

Patrik posa le biberon vide sur la table basse et, d'un geste sûr, mit Anton sur son épaule pour qu'il fasse son rot.

— On s'en sort vraiment bien maintenant, je trouve.

Erica était sincère. Après la naissance de Maja, elle avait eu l'impression d'évoluer dans un brouillard épais ; cette fois, tout était différent. Les circonstances autour de la naissance des jumeaux n'avaient pas vraiment laissé de place à une dépression. De plus, les bébés avaient pris des habitudes régulières à l'hôpital, ce qui aidait beaucoup. Ils dormaient et mangeaient sagement à heures fixes, et tous les deux en même temps ! Non, elle ne s'inquiétait pas le moins du monde de sa capacité à s'occuper de ses enfants. Chaque seconde passée avec eux la rendait heureuse. Elle avait été si près de les perdre...

Elle ferma les yeux, se pencha et posa le nez contre la tête de Noel. Un instant, le duvet de son crâne ramena ses pensées vers Anna, et elle serra encore plus fort les paupières. Pourvu qu'elle trouve une manière d'aider sa sœur. Jusqu'à présent,

elle s'était sentie totalement impuissante. Inspirant profondément, elle se laissa reconforter par l'odeur de Noël.

— Mon amour, murmura-t-elle contre sa tête. Mon amour.

— Et ton travail, comment ça se passe ?

Signe essaya d'adopter un ton léger pendant qu'elle servait à son fils une assiette de pain de viande, petits pois, purée mous-seline et sauce à la crème. Une portion généreuse.

Depuis que Matte était revenu, il ne faisait que picorer, alors qu'elle préparait ses plats préférés chaque fois qu'il venait manger à la maison. C'était à se demander s'il avalait quoi que ce soit quand il était seul chez lui. Il était maigre comme un clou. Grâce à Dieu, il avait quand même l'air en meilleure santé maintenant que les traces de coups avaient disparu. Quand ils étaient allés le voir à l'hôpital Sahlgrenska, elle n'avait pas pu retenir un cri d'horreur. Il avait été sérieusement tabassé. Son visage était tellement tuméfié qu'on le reconnaissait à peine.

— Ça se passe bien.

Signe sursauta au son de sa voix. La réponse à sa question avait tant tardé qu'elle avait eu le temps d'oublier qu'elle l'avait posée. Matte plongea la fourchette dans la purée et y glissa aussi un morceau de pain de viande. Signe se surprit à retenir sa respiration pendant qu'elle suivait le trajet de la fourchette vers la bouche.

— Arrête de le regarder comme ça quand il mange, mamma Gunnar, qui se resservait déjà.

— Pardon... Je... je suis tellement contente de te voir manger, c'est tout.

— Je ne me laisse pas mourir de faim, maman. Tu vois. Je mange.

Comme pour la défier, il chargea la fourchette d'une autre bouchée qu'il fourra rapidement dans sa bouche avant qu'elle ne chavire.

— Ils ne t'épuisent pas à la mairie, au moins ?

Gunnar lança encore un regard irrité à Signe. Elle savait qu'il la trouvait trop mère poule et qu'elle devait ficher la paix à son fils. Mais c'était plus fort qu'elle. Matte était son seul enfant,

et depuis le jour de sa naissance il y avait bientôt quarante ans, elle se réveillait régulièrement la chemise de nuit trempée de sueur et la tête remplie d'horreurs et de catastrophes qui s'abattaient sur son fils. Elle avait toujours pensé que rien au monde n'était plus important que son bien-être. Il en allait de même pour Gunnar, qui vénérât son fils tout autant qu'elle. Simple-ment, il était mieux armé pour barrer la route aux pensées morbides que l'amour pour un enfant inspire souvent.

Signe, elle, était obsédée par l'idée qu'elle pouvait le perdre en l'espace d'une seconde. Quand Matte était bébé, elle avait craint une malformation cardiaque et obligé les médecins à faire un examen approfondi qui révéla la parfaite santé de son fils. Elle ne dormait pas plus d'une heure d'affilée afin de contrôler régulièrement sa respiration. Même quand il avait commencé l'école, elle continuait à couper sa viande en tout petits morceaux pour qu'il ne s'étouffe pas en l'avalant de travers. Et elle faisait des cauchemars où des voitures venaient percuter son petit corps fragile.

Quand il avait atteint l'adolescence, les craintes de Signe se firent plus terribles encore. Coma éthylique, conduite en état d'ébriété, bagarres. Parfois elle était tellement agitée dans le lit qu'elle réveillait Gunnar. Pour échapper aux mauvais rêves fiévreux, elle restait éveillée jusqu'à ce que Matte rentre, tantôt guettant à la fenêtre, tantôt implorant le téléphone. Son cœur faisait un bond chaque fois qu'elle entendait des pas s'approcher de la maison.

Ses nuits étaient devenues un peu plus calmes après qu'il eut quitté la maison familiale. Ce qui était assez paradoxal : n'étant plus en mesure de veiller sur lui, elle aurait pu craindre que son inquiétude irrationnelle ne s'aggrave. Mais elle savait qu'il ne prendrait pas de risques inutiles. Il était prudent, elle avait au moins réussi à lui inculquer cela. Il se montrait toujours bienveillant et aurait été incapable de faire du mal à une mouche. Selon la logique de Signe, cela signifiait que personne ne voudrait lui faire de mal non plus.

Elle sourit au souvenir de tous les animaux qu'il avait ramené à la maison au fil des ans. Blessés, abandonnés ou simplement mal en point. Trois chats, deux hérissons heurtés par des

voitures et un moineau à l'aile cassée. Sans parler du serpent qu'elle avait découvert par hasard en rangeant des slips propres dans sa commode. Après cet incident, il dut jurer solennellement de laisser les reptiles à leur sort, fussent-ils blessés ou abandonnés. Il avait accepté à contrecœur.

Elle l'aurait bien vu devenir vétérinaire ou médecin. Mais il s'était de toute évidence plu à l'école de commerce et il était doué pour les chiffres. Son emploi à la commune de Tanum semblait lui convenir aussi. Pourtant elle restait perplexe. Elle ne savait pas exactement pourquoi, mais les mauvais rêves avaient recommencé à la hanter. Toutes les nuits, elle se réveillait en sueur, avec des bribes d'images dans la tête. Quelque chose clochait, mais ses questions discrètes buttaient contre le silence de son fils. Elle s'était donc concentrée sur l'aspect nourricier. Si seulement il prenait quelques kilos, tout finirait par s'arranger.

— Mange encore un peu ! l'encouragea-t-elle quand Matte posa la fourchette, laissant la moitié de l'énorme portion dans l'assiette.

— Arrête maintenant, Signe ! s'exclama Gunnar. Fiche-lui la paix !

— Ça ne fait rien, dit Matte avec un pâle sourire.

Le fils de sa mère. Il ne voulait pas qu'elle se fasse sermonner à cause de lui, même si elle savait, après plus de quarante ans passés avec son mari, qu'il aboyait plus qu'il ne mordait. On n'aurait pas pu trouver un homme plus gentil que lui. La mauvaise conscience l'envahit : encore une fois, elle avait tort de s'inquiéter autant.

— Pardon, Matte. Bien sûr que tu n'es pas obligé de manger davantage.

Elle utilisait le diminutif qu'il s'était donné lui-même quand il avait commencé à parler et qu'il n'arrivait pas à prononcer son propre nom. Il disait Matte, et depuis tout le monde l'appelait comme ça.

— Devine qui est revenu à Fjällbacka ! poursuivit-elle sur un ton guilleret tout en débarrassant la table.

— Aucune idée.

— Annie.

Matte tressaillit et la regarda.

— Annie, mon Annie ?

Gunnar gloussa.

— Ah, je savais bien que ça te réveillerait. Tu as toujours un faible pour elle, avoue-le !

— Allez, arrête !

Subitement, Signe vit l'adolescent qu'il avait été, avec cette frange qui lui tombait sur les yeux quand il leur expliquait en bafouillant qu'il sortait avec une fille.

— Je suis allé lui apporter quelques provisions aujourd'hui, dit Gunnar. Elle est sur l'île aux Esprits.

— Ah non, ne l'appelle pas comme ça ! dit Signe avec un frisson. Son vrai nom, c'est Gråskär.

— Elle est arrivée quand ? demanda Matte.

— Hier je crois. Elle a le petit avec elle.

— Et elle reste longtemps ?

— Elle ne sait pas.

Gunnar posa une chique de tabac sous sa lèvre supérieure et se renversa avec satisfaction sur la chaise.

— Elle était... elle n'avait pas trop changé ?

Gunnar secoua la tête.

— Ne t'inquiète pas, elle est toujours aussi belle. Les yeux un peu tristes, il m'a semblé, mais ce n'était sans doute qu'une impression. Il y a peut-être de l'eau dans le gaz chez elle. Qu'est-ce que j'en sais, moi ?

— On ne va pas commencer à broder là-dessus, gronda Signe. Tu as vu le petit ?

— Non, Annie m'a accueilli au ponton et je n'avais pas le temps de rester. Mais tu n'as qu'à y passer, dit Gunnar en se tournant vers Matte. Ça lui fera sûrement plaisir d'avoir un peu de visite là-bas, sur l'île aux Esprits. Oh pardon, Gråskär, ajouta-t-il avec un regard espiègle pour sa femme.

— Arrête avec ces bêtises. Moi, je dis qu'il ne faut pas encourager les vieilles superstitions, dit Signe avec un pli profond entre les sourcils.

— Annie y croit, elle, dit Matte à voix basse. Elle disait toujours qu'elle savait qu'ils étaient là.

— Qui ça, ils ?

Signe voulait changer de sujet de conversation, mais elle avait aussi envie d'entendre la réponse de Matte.

— Les morts. Annie disait qu'elle les voyait et les entendait parfois, mais qu'ils n'avaient pas de mauvaises intentions. Ils étaient restés sur l'île, c'est tout.

— Quelle horreur! Allez, on va manger le dessert maintenant. J'ai fait une compote de rhubarbe, dit Signe en se levant brusquement. En tout cas, même s'il dit beaucoup de sottises, papa a raison sur un point : une visite lui ferait certainement plaisir.

Matte ne répondit pas. Il était perdu dans ses pensées.